

La Thiérache vue par ses élus : géographie des représentations

Qui ne connaît pas la Thiérache ? Tout bon géographe qui se respecte localise sans hésitation ce petit bout de terre de l'extrémité septentrionale de la France, adossé à la frontière belge et aux contreforts ardennais. Région naturelle décrite au début du xx^e siècle par les géographes Albert Demangeon¹ et Maximilien Sorre², la Thiérache s'identifie clairement par son unité paysagère appuyée sur le bocage. Le géographe ruraliste a côtoyé un jour ou l'autre cette région agricole connue pour son bassin laitier³. Vue de l'extérieur, la « petite Suisse du Nord » serait une région verdoyante où les vaches sont plus nombreuses que les hommes. Inaltérable image d'Épinal...

Qu'en est-il de la Thiérache vue de l'intérieur ? Question de représentations ?

À l'occasion d'un travail de doctorat, il nous a été donné d'enquêter longuement auprès des élus de Thiérache⁴. L'essentiel du corpus récolté fournit des informations aux échelles communale et intercommunale. Mais, au fil des entretiens, transparaissent des éléments plus généraux sur la région, ce que nous pourrions appeler des représentations, au sens de « créations sociales ou individuelle de schémas pertinents du réel »⁵. Reprenant ces entretiens réalisés entre 1996 et 1998 auprès de cent cinquante maires, nous en avons extrait des citations révélatrices d'une région vécue à la fois comme une et plurielle. Même si ces citations sont des paroles individuelles, leur fréquence d'occurrence justifie qu'elles témoignent d'une réalité sensible faite de thèmes identitaires forts.

La Thiérache s'identifie avant tout à un paysage qui en dessine les limites, limites à la fois mouvantes et fixées par l'histoire. Les esprits de cette région périphérique sont marqués par la frontière qui écartèle ce territoire et rappelle que l'on a plus affaire à de petites Thiéraches qu'à une grande. L'unité se retrouve dans l'organisation socio-économique fondée sur une double activité industrielle

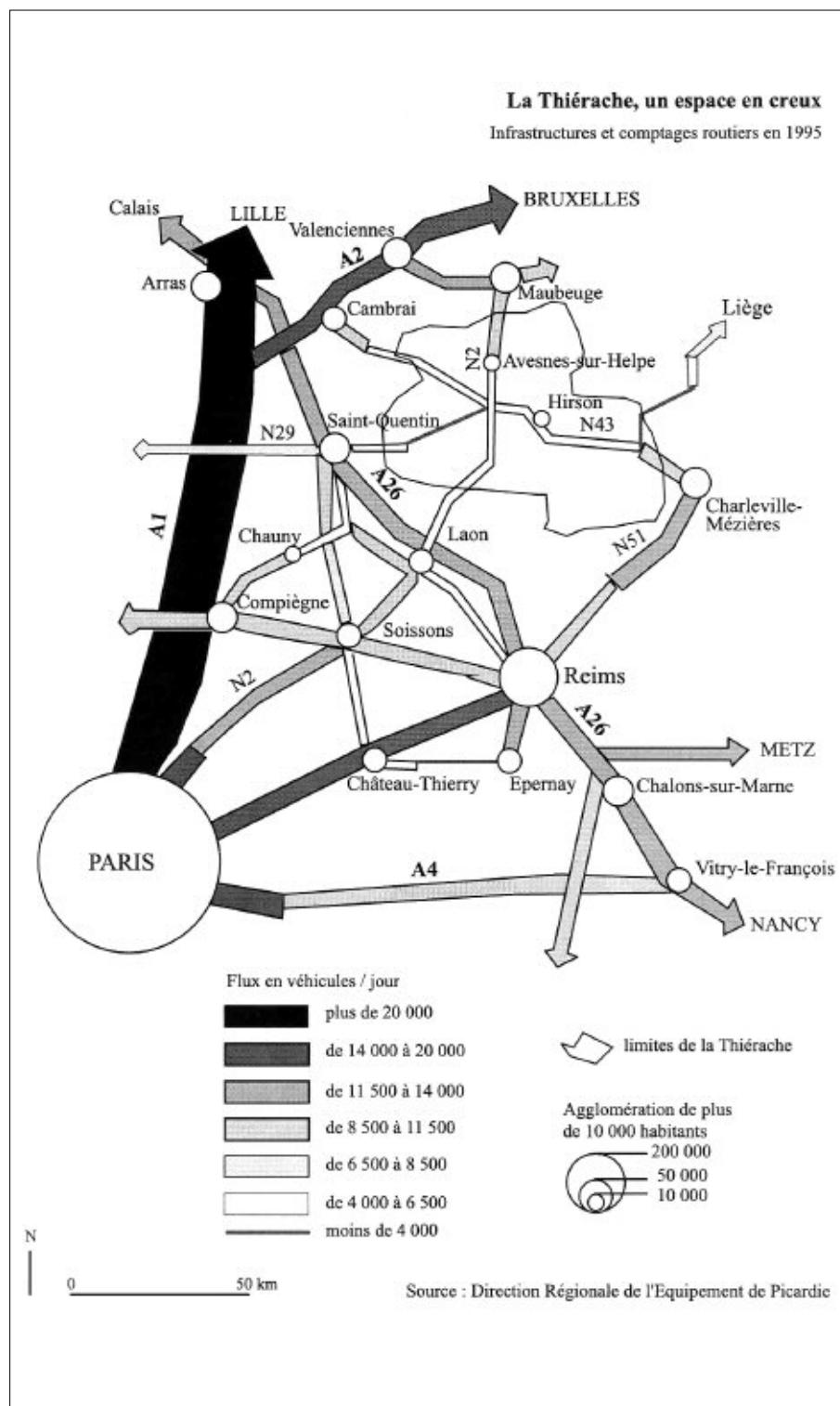
1. Demangeon A., *La plaine picarde*, Paris, Colin, 1905, 496 p.

2. Sorre M., *Aperçu économique de la région de Fournies (introduction géographique)*, Fournies, Typographie et lithographie Bachy, 1925, p. 9-32.

3. Vaudois J., « La Thiérache : économie et territoires », in *Comptes-rendus de l'Académie d'Agriculture française*, vol. 78, n°5, 1992, p. 13-22.

4. Bonerandi E., *Devenir des espaces ruraux en crise et élus locaux - l'exemple de la Thiérache*, thèse de doctorat nouveau régime, Université de Paris I – Panthéon Sorbonne, 1999, 588 p.

5. Guérin J. P., « Géographie et représentation », in André Y. et alii, *Représenter l'espace*, Paris, Anthropos – Economica, 1989.



et agricole bien ambiguë, elle transparaît également dans une situation de crise partagée. C'est à un voyage entre unités, limites et fractures que nous convient les élus de Thiérache.

« *On est de la Thiérache car c'est de l'herbage* »

Les maires enquêtés associent le nom de Thiérache à un paysage, celui du bocage. Cette identification est perceptible à deux niveaux, comme facteur de cohérence interne (« *La Thiérache est une région de bocage* », La Flamengrie) et comme marqueur de limites spatiales (« *Ici, ce n'est plus la Thiérache profonde, la Thiérache herbagère, les petits pays* », Sains-Richaumont). Il s'agit de limites visibles entre le vert des pâtures embocagées et le jaune ou le brun des champs ouverts (« *À gauche, c'est la Thiérache, en venant de Cambrai. À droite, c'est le désert* », Iron). Cette perception des limites paysagères est le plus souvent évoquée par les maires des communes situées à la marge de la région agricole Thiérache, comme à Chaumont-Porcien dans les Ardennes : « *En Champagne, ce sont des champs, il n'y a plus de bêtes. La Thiérache, ce sont de petits villages, de petites fermes et du vert* », ou à Bernot (canton de Guise) : « *La Thiérache, c'est après Guise. La Thiérache, c'est le pays pauvre. [...] Il y a de petits villages isolés. C'est dommage, c'est joli. Ici, l'agriculture est plus riche. Ils ne veulent pas de bêtes. Ça prend trop de temps* ». Parfois des territoires de l'entre-deux se créent à la faveur de ces espaces de marge (« *Ici, ce n'est pas la Thiérache. Ce n'est pas le Saint-Quentinois. Le Saint-Quentinois, c'est le Santerre, ce qu'il y a de mieux en terres agricoles. Ici, l'esprit n'y est pas, la taille non plus. C'est une micro-région très spécifique en raison de la proximité de la Thiérache qui a influencé l'évolution de la région* », Lesquielles-Saint-Germain, canton de Guise).

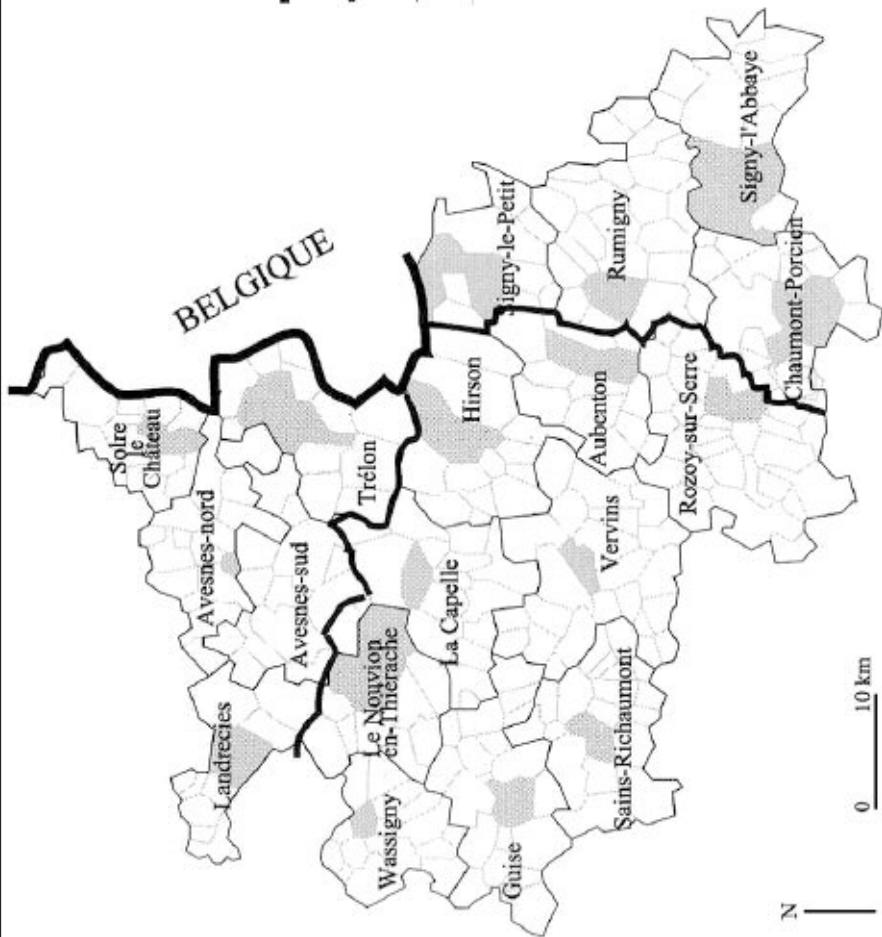
Ce facteur identitaire fort, témoin d'une économie laitière dominante, est aujourd'hui mis à mal par la progression des cultures et d'un paysage de champs ouverts qui gagne aux marges mais aussi au cœur de la région. Les témoignages sont nombreux à ce propos, tel celui du maire de Luzoir, commune de 300 habitants : « *Sur 25 fermes il y a 10 ans, il en reste 8 [...] Les fermes n'étaient pas assez importantes. Elles étaient uniquement en herbages, maintenant elles se transforment. Ça devient des terres. Ça enlève le cachet. Les cultures, c'est moins beau que l'herbe* », avec parfois une pointe de nostalgie : « *On retourne de plus en plus de prés. C'est dommage, c'est un pays de bocage qui perd son caractère* » (Aubenton).

Des coupures de l'histoire ...

Même si l'unité paysagère est largement valorisée, la Thiérache est également vécue dans ses coupures. Si la Thiérache peut être facilement confondue avec l'herbage, il en est bien autrement quand on évoque les blessures de l'his-

Découpages administratifs de la Thiérache

- Frontière nationale
- Limite régionale et départementale
- Limite cantonale
- Limite communale
- Trélon
- Nom du canton
- Chef-lieu de canton



toire. On aborde alors les effets de la frontière. Deux élus évoquent clairement les handicaps liés à une situation sur la route des invasions : « *La Thiérache est une terre qui a beaucoup souffert. Elle a été marquée par l'histoire. Un retour en arrière est nécessaire pour comprendre le présent. Il s'agit d'une terre d'invasion [...]. Elle tourne le dos à la frontière, et la frontière est encore présente dans les consciences [...]. Cette coupure a entraîné le développement d'une vie en autarcie. La mise en place cette année [1996] d'un festival musical et théâtral trans-frontalier est tout un symbole* » (Hirson) ; « *C'est un pays que j'adore mais il m'a toujours étonné. Tous les pays sont organisés autour de la France, à la périphérie. Il n'y a qu'à voir la carte du développement local. La Thiérache a toutes les caractéristiques d'un pays mais ce n'est pas un pays. C'est le pays des invasions. Les gens ont toujours connu la défense [...]. En 1870, en 1914 et en 1940, il a fallu renouveler le troupeau* » (Sorbais). Quelques élus en évoquant les temps de guerre ont estimé que les destructions avaient gelé toute volonté d'initiative locale, les populations se souvenant de l'exode refuseraient de s'y investir ; à quoi bon ? Le marqueur historique est cependant assez rarement évoqué directement par les élus, même s'il peut l'être de façon très vénérante (« *La Thiérache ne se développera que si elle est capable de se développer culturellement, de reconnaître son histoire* », Sorbais).

...aux effets de barrière

Beaucoup plus souvent, les élus perçoivent les frontières de l'espace vécu et font éclater le mythe d'une seule et même Thiérache. Il faut dire que les coupures administratives, départementales et régionales, n'aident pas à la reconnaissance d'un seul et même territoire. Les élus peuvent ainsi renvoyer la Thiérache au voisin. C'est le cas du maire de Cernion lequel estime que sa commune fait partie des crêtes préardennaises, entre la Thiérache et les Ardennes (« *La Thiérache, c'est plus sur Liart* »), ce à quoi le maire concerné répond que « *La Thiérache, pour nous, c'est l'Aisne. La Thiérache, c'est plus sur Vervins.* »

C'est sans doute à propos de la différenciation entre l'Avesnois et la Thiérache que les élus sont les plus prolixes. On retrouve alors le thème paysager. « *Ici on est en herbage. Ce n'est pas comme dans l'Aisne* » (Semousies, canton d'Avesnes-Nord). C'est sans doute à ce sujet que l'analyse des représentations est la plus éloquente. Ainsi le maire d'Anor déclare qu'il est fier d'être anorien et nordiste. Il précise qu'il est également fier d'être de l'Avesnois. Pour lui, la Thiérache n'est pas le mot qui convient : « *Il y a une maudite frontière entre le Nord et l'Aisne qu'on a du mal à bousculer. La mentalité a peu évolué* ». Il explique qu'Anor est enfermé par la forêt et qu'on fait plus facilement le déplacement d'Anor à Fourmies (« *forêt chaude* ») que d'Anor à Hirson (« *forêt froide* »). On retrouve régulièrement ce rôle de la forêt frontière, y compris pour des espaces boisés de faible ampleur comme la haie d'Aubenton « *Ici, on est mal situé. On habite de l'autre côté de la forêt. On est blackboulé* », Coingt). La forêt délimite des cellules de vie pour lesquelles on évoque parfois le maintien jusqu'à

aujourd’hui d’une vie en autarcie, c’est-à-dire avec des déplacements limités au strict minimum : « *À l’origine, Glageon était une clairière. La forêt était présente jusqu’à Trélon. La vie se limitait à l’intérieur de la clairière. Cela permettait, et nécessitait d’avoir tout sur place [...]. La population a longtemps vécu en autarcie à Glageon [...]. Les Glageonnais habitent Glageon. Ils restent au pays car ils aiment leur village. C’est une mentalité et non une nécessité économique* ».

Entre la partie axonaise et la partie nordiste, on irait même jusqu’à se croire aux temps des guerres picrocholines et à faire ressurgir les antagonistes enterrés depuis longtemps. À Étroeungt, on estime qu’« *il y a une barrière complète avec l’Aisne. Lors de la manifestation contre la fermeture du Poulet du Nord, certains maires du canton sont allés à La Flamengrie et le maire ne nous connaissait pas* », propos confirmés et renforcés par le maire de La Flamengrie : « *La frontière du Nord est très imperméable et vice-versa. Ce sont deux régions totalement différentes. [...] Ce sont des régions administratives totalement différentes avec des structures et des subventions différentes. On ne peut pas monter d’actions communes. Lille et Amiens, c’est deux choses totalement incompatibles. Dans la région Thiérache Nord, ils ont beaucoup plus d’aides que nous. Ça a toujours été comme ça. Ils avaient le Smic à Fournies alors qu’ils ne l’avaient pas à La Capelle dans une même société. C’était la même chose pendant la guerre pour toucher le chocolat ou les chaussures. C’est resté comme ça.* ». Dans le même temps, le maire de la commune voisine de Rocquigny s’insurge : « *Une frontière entre le Nord et l’Aisne ?... C’est complètement débile. Il n’y a pas de frontière. Pourquoi pas une ligne de démarcation !* ».

Les rappels historiques affleurent pour justifier des différenciations morphologiques et sociologiques entre un Avesnois plus urbain et chaleureux, et une Thiérache plus rurale, agricole et fermée. Le maire de Féron est partagé entre Avesnois et Thiérache. Pour lui, la Thiérache est à la limite de l’Aisne et du Nord. « *L’Avesnois, c’est plus clocher, c’est plus la ville. La Thiérache englobe l’Avesnois. Ici, on était Espagnol et La Capelle appartenait à la France, alors vous savez [...]. La commune entretient de bons rapports avec la Belgique. Mais dans les Ardennes, la mentalité est plus froide.* » Puis il conclut : « *Il n’y a pas de différence de mentalité entre l’Aisne et le Nord, l’esprit reste rural.* » La Thiérache se présenterait alors comme un savant jeu d’emboîtement à échelles variables. Mais laissons la conclusion au maire d’Ohain pour qui, tout simplement, « *La Thiérache n’est pas une notion vécue* ».

« *C’est la crise économique au plan mondial qui est ressentie ici* »

Revenons aux facteurs d’unité. Le choc de la crise industrielle vécue dans l’enchaînement des fermetures d’usines revient dans nombre de conversations. Les élus partagent un destin commun dans la crise socio-économique. Ce que le député-maire de Vervins analyse comme le passage « *d’une région hyperindustrialisée à une désindustrialisation massive avec la formation d’un lumpenpro-*

letariat », est rapporté avec émotion par de nombreux élus. Si les rares communes urbaines sont les premières touchées par la fin de l'activité industrielle, telle Hirson où « *en 1988, lors de la fermeture des aciéries, c'est une véritable chape de plomb qui s'abat sur la commune. [...] Tout restait en place. Les gens étaient partis sans dégradation. Il n'y a pas eu d'actes de vandalisme. L'impression était qu'on allait revenir, que tout allait repartir et que l'on était dans un mauvais rêve* », les communes rurales se posent également comme victimes d'une organisation socio-économique aujourd'hui disparue. À Flavigny-le-Grand, dans le canton de Guise, « *avant 1914, il y avait une industrie qui appartenait au groupe Deutz. La société n'a pas touché de dommages de guerre pour reconstruire l'usine. Ils sont partis après 1914-18 en arrêtant la reconstruction de l'usine en cours. Il y avait 2 000 ouvriers dans la filature. Maintenant il n'y a plus que 467 habitants. Il y en a eu plus de 1 000 à une époque donnée. Tout ça a disparu* ».

Les témoignages confinent parfois au désespoir. « *On a connu les derniers escaliers du déclin. Actuellement, la situation démographique et économique est plutôt stable [...] un jour ou l'autre, ça repartira. On a touché le fond, on ne peut pas aller plus loin mais ce sera long* » (Glageon). Cette vision de la Thiérache est bien loin de celle de la « petite Normandie » bocagère et souriante.

Le déclin industriel renvoie à des aspects bien sévères d'une société thiérachienne marquée par nombre de handicaps. Le manque de formation confine à l'inertie spatiale. On ne compte plus les lamentations sur le manque de formation de la population locale : « *Depuis des années on perd une élite, ceux qui restent sont le moins aptes à travailler* » (Buire) ; « *Ceux qui sont restés sont les moins mobiles dans leur tête. Il existe un problème de formation. Beaucoup espéraient retrouver un petit boulot sur place* » (Trélon), les difficultés scolaires des enfants, l'absentéisme, le chômage comme seule issue envisagée (« *Les parents sont chômeurs. En hiver, on reste au lit. Le seul qui se lève, c'est celui qui prend le car. La seule façon de vivre, c'est de faire des gosses* »), la misère plus ou moins cachée.

Il est intéressant de noter que si l'économie agricole a elle aussi fait les frais d'une profonde restructuration, avec une diminution très importante du salariat, elle est beaucoup plus rarement associée aux difficultés ambiantes. On parle d'agrandissement de surfaces, de réduction des quotas laitiers, de réorientation dans l'élevage pour la viande au détriment de l'élevage laitier, on évoque l'ancienne économie agricole comme on commenterait une vieille carte postale (« *À une époque les agriculteurs transformaient eux-mêmes les produits sur place. Les laiteries avaient moins d'activité qu'aujourd'hui Ils utilisaient les sous-produits du lait pour les porcs. Ils travaillaient en circuit fermé. Le fumier des cochons et l'urine étaient épandus dans les pâtures. Ils fabriquaient leur beurre, leur crème et leur fromage* »), mais le discours ne fait pas ressortir de difficultés sociales aussi intenses qu'à propos de l'industrie. On peut considérer que les élus sont d'autant plus sincères que la majorité d'entre eux sont encore issus de la sphère agricole. On peut sans doute soupçonner là une nouvelle coupure plus sociologique, entre monde agricole et monde ouvrier.

Une société duale

La société thiérachienne offre deux visages qui sont liés à son histoire économique. Certains élus ne s'y trompent pas qui distinguent une Thiérache agricole d'une Thiérache industrielle. « *En Thiérache, il y a une tradition forte autour des secteurs industriels et agricoles qui tournaient à plein régime sans aucun lien entre eux. Cela a marqué les esprits et cette période idyllique est encore considérée par certains comme un rêve. L'industrie et l'agriculture sont deux mondes totalement différents. Il n'y a eu aucun investissement du capital d'origine agricole dans l'industrie* » (Effry). Cette opposition vaut aussi bien dans la partie nordiste que dans la partie axonaise, comme le signale le maire de Glageon dans l'Avesnois : « *Il existe un réel clivage entre l'herbage et l'industrie* ».

Les relations complexes et concurrentes entretenues entre une sphère agricole et indépendante, d'une part, et une sphère industrielle, ouvrière et dominée, d'autre part, font de la Thiérache un espace emblématique. Lors d'un entretien avec le député-maire de l'arrondissement de Vervins, celui-ci essaye d'y apporter une réponse. Il constate que les nouvelles industries qui se sont installées dans les années 1950, spécialisées dans l'électricité et les télécommunications, ont choisi le quart nord-est de la Thiérache de l'Aisne (Barelec à Étreux, Legrand à Guise) et qu'il n'y a eu aucune implantation de ce genre dans le canton industriel d'Hirson. En outre, aucune industrie agro-alimentaire ne s'est implantée dans ce même canton alors qu'il y en a eu ailleurs en Thiérache par de grands groupes français ou européens (Nestlé à Boué, Bongrain au Nouvion-en-Thiérache, Heudebert à Vervins). D'après le député-maire, les dirigeants agricoles issus du monde rural ont pesé sur les décisions pour rejeter l'industrie traditionnelle avec une certaine méfiance face aux dirigeants syndicaux ouvriers forts. Ils ont favorisé l'installation et le développement de l'agro-alimentaire, renforçant ainsi la dualité spatiale. La situation est assez semblable dans l'Avesnois. L'élu va même jusqu'à émettre l'hypothèse d'un partage (tacite ?) de l'espace entre les dirigeants des milieux industriel et agricole dans les années 1950. Chacun cherchant à avoir un monopole de recrutement, ils ont misé sur la mono-industrie pour ne pas avoir de concurrence, notamment de salaires. Il cite l'exemple de sa propre commune où les établissements Pelletier (aujourd'hui devenus Heudebert) ont alors pesé sur le pouvoir politique local pour être en situation de monopole, empêchant ainsi l'installation de deux autres usines à Vervins, Café Grand-Mère et Volkswagen.

Cette opposition se retrouve dans le discours des élus, notamment ceux des communes industrielles et urbaines. Ils peuvent exprimer de vives critiques à l'égard du monde agricole, jugé de façon caricaturale comme conservateur. Les propos du maire de Wignehies en sont un exemple : « *Les agriculteurs vivent sous perfusion d'aides européennes. Ils ne veulent pas évoluer. Le remembrement est difficile à faire admettre car ils ne veulent pas échanger leurs terres. C'est un monde très cloisonné qui ne s'implique pas dans la vie communale [...]. Ils se côtoient mais ne se rencontrent pas. [...] Il y a une dichotomie entre le monde rural et le monde ouvrier. Il s'agit d'un conflit latent qui remonte aux générations*

anciennes, notamment à la période d'Occupation, en liaison avec le marché noir ». Rapidement, on passe d'agricole à rural et d'industriel à urbain, pour présenter un tableau bien éclaté de la société thiérachienne. « *Le milieu rural est à la remorque du milieu urbain. Il est conservateur, peu formé, pas dirigé. Il n'y comprend rien à la décentralisation. C'est dramatique* » (Wignehies).

Cette coupure entre deux groupes sociaux doit pourtant être relativisée au niveau individuel. En effet, les deux secteurs d'activité sont longtemps restés liés, comme le prouve le maintien durable, jusque dans les années 1960, du statut de l'ouvrier d'usine possédant encore quelques vaches et quelques hectares en complément de revenus, comme en témoigne, parmi d'autres, le maire d'Origny-en-Thiérache : « *En 1956, il y avait au moins trois fois plus d'exploitations agricoles [actuellement 6 exploitations importantes et 2 ou 3 petites, taille moyenne 80 ha, 1 600 habitants]. Le mari travaillait dans l'usine du coin et la femme élevait un cochon, deux ou trois vaches et de la volaille. Les exploitations concernaient souvent de toutes petites superficies en herbage de 2 ou 3 hectares mais cela suffisait pour vendre le lait et bénéficier d'un supplément de revenu.* »

« *Un pays d'assistés et de notables* »

Les marqueurs identitaires liés à l'histoire économique sont forts. Les élus les évoquent très souvent, qu'il s'agisse de regretter un système qui offrait le plein emploi ou d'en analyser les effets sur une population en grande difficulté. Histoire économique, instruction et culture d'entreprise sont associées pour montrer les handicaps imposés à tout développement futur de la région. « *La formation des employés était assurée de façon interne par la SNCF, ce qui a là aussi créé une culture d'entreprise particulière plus valorisante que l'instruction publique. Le système d'éducation à l'école n'en sortait pas forcément valorisé [...]. Les aciéries qui se sont ensuite développées ont donné naissance à un sous-prolétariat entretenu, favorable au patron. Le père et le grand-père entraient aux aciéries et c'était l'usine qui formait. Il n'y avait donc pas besoin d'aller à l'école. Ainsi s'est mise en place une certaine forme de culture qui se perpétuait de père en fils, soit on devenait cheminot, soit on entrait aux aciéries* » (Hirson) ; « *Il n'y avait pas de structure syndicale dans le textile car il y avait un paternalisme fort. Encore aujourd'hui, on fête la Saint-Louis, qui est le patron de l'industrie textile, les ouvriers vont à la messe et, après, le patron offre l'apéritif dans l'usine* » (Wignehies). Les élus déplorent qu'il existe encore aujourd'hui des conditions de travail dignes du XIX^e siècle. Zola et Germinal sont régulièrement convoqués pour décrire la situation dans certaines usines textiles ou métallurgiques. Mais c'est essentiellement sur les conséquences en termes de manque de formation et d'esprit d'initiatives que les élus se lamentent ou s'indignent.

L'usine a largement marqué les esprits, et les élus n'y ont pas échappé. Certains tentent d'analyser la situation avec recul (« *On rencontre ici la même tradition familiale que dans le pays minier [...]. Ici on dit L'Usine. On y travaillait de père en fils et on y entrait dès quatorze ans à la sortie de l'école.*

Des gens passaient toute leur carrière à L'usine. C'était une tradition. Presque toutes les familles étaient impliquées. Une activité secondaire était confiée à l'épouse. Par exemple, elle s'occupait de quelques bêtes pour arrondir les fins de mois. Ce système a complètement disparu », Effry), là où d'autres éprouvent nostalgie et regret. Chez certains, on évoque même « *les heures de gloire* », « *les grandes heures* », un système révolu (« *il n'y a plus d'ouvrier agricole. Les gens dans les industries à Guise, il n'y en a presque plus. Avant ils allaient travailler à Guise à pied en chantant* »). Le système de représentations est largement marqué par une organisation socio-économique aujourd'hui en crise. La fréquence de ce thème évoqué par les élus en fait un élément d'identification de la Thiérache, en tant qu'espace à dominante rural emblématique de la crise des vieilles régions industrielles.

Les effets de ce système industriel marqué par l'omniprésence de l'usine et d'un paternalisme fort se ressentent dans les mentalités. Nombreux sont les maires qui mettent en avant une société désorientée. Ils y sont d'autant plus sensibles qu'ils sont souvent en première ligne pour répondre à la souffrance quotidienne. Les inerties mentales et spatiales sont soulignées. On se croit parfois devant l'évocation d'une société qui se serait figée. Pour certains élus, l'imprégnation de l'usine est tellement forte qu'elle empêche tout développement culturel : « *La fibre textile s'est transmise sur plusieurs générations. On pouvait très facilement travailler sur place. La mentalité des parents étaient de pousser les jeunes à rester sur place. Il s'agissait d'un monde ouvrier fermé, un monde ouvrier où le culturel est secondaire et ne s'adresse pas à la majorité* » (Glageon). Sans aller jusqu'à parler d'inculture pour la Thiérache, on note cependant que le système usinier a invalidé toute forme d'autopromotion et de projection dans le futur, ce qui fait le sel du développement, qu'il s'agisse des générations passées (« *Au club du troisième âge, les anciens vanniers se rassemblent par groupe de cinq ou six, toujours les mêmes, pour jouer aux cartes et uniquement aux cartes. Ils ne veulent participer à aucune autre activité. En fait, cela s'explique par le fait que, dans leur ancienne activité, ils se retrouvaient toujours ensemble et tournaient chez l'un et chez l'autre suivant les jours pour ne faire fonctionner qu'un seul four à la fois. Ils ont gardé cet esprit. Les vieux ont gardé ce genre de vie communautaire. Cependant, ils n'ont jamais retouché à la vannerie, ni pour eux, ni pour transmettre le savoir-faire à leurs enfants et ils refusent de le faire* », Origny-en-Thiérache) ou des populations actuelles (« *J'ai défendu l'idée d'une identité communautaire de développement mais il y a des différences de classes et le choix se fait. Le milieu culturel est fragile. Au niveau des enfants, il n'y a pas de développement culturel* », Sorbais). Parfois le portrait du Thiérachien brossé par un élu prête à sourire : « *Le rythme d'un Sorbaisien est le suivant, les femmes on n'en parle pas. L'homme va à la chasse à l'automne puis il fait son bois. Au printemps, son jardin, en juillet-août, c'est la fête. Le premier jour des congés, il organise une fête avec ses copains, une bouffe. En septembre c'est la rentrée scolaire et les fruits. C'est le système du Thiérachien heureux* ». Ces difficultés font également partie de l'identité thiérachienne, d'une terre en souffrance.

« Ici, c'est le bout du monde ! »

Si la plupart des élus reconnaissent des atouts à la région (« *Si on arrive à retrouver une activité économique correcte, on est mieux qu'à Lille-Roubaix-Tourcoing* », Guise), et notamment la qualité et le cadre de vie (on retrouve ici l'identité paysagère), ils sont également nombreux à définir la région par un handicap structurel majeur : l'enclavement, ou l'éloignement des aires urbaines régionales. Des expressions reviennent régulièrement dans les entretiens : « *Une région à l'extrême du Nord-Pas-de-Calais, de la Picardie, de la Champagne et de la Belgique* » (Mondrepuis) ; « *On est trop éloigné des grandes villes...* » (Leuze) ; « *On est trop loin d'un grand centre* » (Boué) ; « *On est trop loin des grands axes* » (Signy-le-Petit), etc.

Et pourtant, la localisation pourrait être favorable (« *c'est vraiment dommage car Glageon se trouve située sur un épicentre très intéressant. Dans un rayon de 200 kilomètres, on trouve la région parisienne, la Belgique, l'Angleterre et l'Allemagne* »), s'il ne manquait les infrastructures pour desservir cette maudite périphérie (« *De Lille à Valenciennes, c'est OK. Ça va aller bien jusqu'à Maubeuge. Après c'est la catastrophe* », Avesnes), et ce depuis bien trop longtemps (« *on met plus de temps actuellement pour aller à Paris qu'en 1914 !* », Neuve-Maison), comme si la Thiérache était oubliée des services publics et des collectivités régionales (« *Il faut espérer une amélioration dans les dix ans, notamment de la N43, qui n'a pas été transformée alors que c'est une voie très chargée* », Le Nouvion-en-Thiérache).

La Thiérache, une région touristique ?

Pour finir, il faut interroger la validité d'un autre thème identitaire largement développé à l'extérieur. Les Comités départementaux du Nord et de l'Aisne font régulièrement la promotion, respectivement, de l'Avesnois et de la Thiérache. Les dépliants ne manquent pas de valoriser le cadre naturel et la possibilité de se livrer à des loisirs de plein air. La Thiérache correspondrait à une destination idéale pour un congé de fin de semaine. Qu'en est-il vu de l'intérieur ?

Certains élus croient dans le possible développement du tourisme, mais ils sont rares et reconnaissent le caractère aléatoire de l'activité (« *par un beau temps comme cela, le tourisme, oui* », Felleries). Plus généralement, les entretiens ont permis de constater que la motivation des élus pour le tourisme était largement minorée par des priorités qu'ils jugeaient plus vitales, à commencer par le retour de l'emploi (« *Plutôt que de chercher à développer le tourisme, ce serait mieux de créer des emplois dans des petites unités ou de favoriser l'artisanat, de donner de l'argent aux jeunes agriculteurs pour qu'ils s'installent* », Baives) ou le maintien des services publics existants (« *Le tourisme peut se développer. Il suffit de travailler dessus. La Maison de la Thiérache s'en occupe bien. Il y avait un camping qui devrait fermer. Un autre camping se monte mais la mairie n'est pas intéressée par le rachat de l'ancien camping car cela fait beaucoup de frais de* »

gestion et, en outre, il faut le mettre aux normes. On préfère travailler sur les écoles. On construit un nouveau bâtiment », Marly-Gomont, dans la vallée de l’Oise où a été aménagé un axe vert pour les promenades). Enfin, plusieurs élus avouent s’orienter vers le tourisme, mais pour des raisons bien peu encourageantes : « *Je suis un peu pessimiste. On fait tous les efforts. On s’oriente vers le tourisme par désespoir de cause. On sait bien que le climat n’est pas des plus porteurs mais il y a une chance de développement. Ce n’est pas la panacée, ça ne remplacera pas le développement industriel et économique* » (Signy-le-Petit). Il y a encore du chemin avant de considérer la Thiérache au même titre que la Normandie ou la Provence, malgré un patrimoine naturel indéniable. Une question de révolution culturelle peut-être ?

Ainsi se présente la Thiérache vue par ses maires, une Thiérache unique et plurielle, au riche passé industriel, aujourd’hui si lourd à porter. Tous aiment à reconnaître qu’ils vivent dans une région agréable à laquelle ils sont nombreux à s’identifier. Si ce n’est l’accord quasi unanime sur le caractère fédérateur et identitaire du paysage bocager, les représentations font largement la place à l’histoire, qu’il s’agisse des frontières internes qu’elle a dessinées ou des usines en friche qu’elle laisse aujourd’hui battre en plein vent.

Emmanuelle BONÉRANDI